

***En attendant Bojangles* de Olivier Bourdeaut¹**

Olivier Bourdeaut, né en 1980, a reçu de nombreux prix pour ce roman, notamment le prix France Télévisions 2016, le Grand Prix RTL-Lire 2016 et le Prix des étudiants France Culture-Télérama 2016. Son deuxième roman s'intitule *Pactum Salis* et est paru en folio en 2018.

***En attendant Bojangles* raconte l'épopée d'une famille où, grâce (à cause de ?) à la folie de plus en plus avérée de la mère, nulle frontière n'existe, où la fête est de mise, où chaque situation est poussée à l'extrême jusqu'à arriver à un point de non-retour.**

En attendant Bojangles est relaté par le jeune garçon de la famille. Cette histoire est entrecoupée par les carnets du père que le narrateur a retrouvés après la mort de ses parents. Ils retracent la rencontre du père et de la mère, la fortune du père, la folie de la mère et se conclut par le serment d'amour que se sont fait les époux devant Dieu lequel marque aussi la fin du livre.

Ce roman décrit non seulement la vie qui fut celle du narrateur avec ses parents mais il rend compte aussi de la genèse du (faux) roman écrit par le père : les carnets retrouvés, le titre que le fils décide de donner au roman et qui est d'ailleurs le titre du roman lui-même (*En attendant Bojangles*) ; l'acceptation du livre par un éditeur et son succès auprès du public. Ce « je », par un jeu de miroir, met en avant le travail de l'écrivain, les jeux avec l'écriture et se permet d'anticiper ou de rêver au futur succès de son roman. « Alors, le livre de mon père, avec ses mensonges à l'endroit à l'envers, avait rempli toutes les librairies de la terre entière. Les gens lisaient *Bojangles* sur la plage, dans leur lit, au bureau, dans le métro² ». Ce jeu avec l'écriture se confirme avec le jeune narrateur qui déclare : « J'écrivais comme 'un miroir', m'avait dit l'institutrice³ ».

Ces carnets offrent aussi au lecteur un deuxième point de vue : celui du père lequel s'ajoute à celui du fils. Toutefois, tous deux se laissent envahir par la folie de la mère et vivent au rythme de cette folie.

Le premier indice de la folie de la mère est son souhait d'avoir de multiples prénoms donc de multiples identités donc de multiples personnalités toutes aussi fictives ou imaginaires les unes que les autres. En effet, elle est tour à tour « Marguerite », « Renée », « Joséphine » ou « Marylou ». Elle est aussi « Georgette » le 15 février de chaque année pour

¹ Folio, 2016.

² P. 169.

³ P. 47.

faire un pied de nez à la Saint-Valentin (le 14 février) : « Le 15 février elle s'appelait Georgette. Ce n'était pas son vrai prénom, mais la Sainte-Georgette avait lieu le lendemain de la Saint-Valentin. Mes parents trouvaient tellement peu romantique de s'attabler dans un restaurant entourés d'amours forcés, en service commandé⁴. »

Chaque prénom endossé par la mère est le prétexte à une attitude différente donc à une personnalité autre : « puis elle tournait la tête vers la glace et saluait la nouvelle Renée en grimaçant, la nouvelle Joséphine en prenant un air digne, la nouvelle Marylou en gonflant les joues⁵. » Effet de miroir là encore : le miroir devient le spectateur de ses multiples poses et personnalités et lui renvoie à chaque fois l'image d'une personne différente. « Re-née » renaît à chaque nouvelle identité.

Si la mère, selon son souhait, a quasi quotidiennement un prénom différent, on ne connaît pas celui du narrateur. Quant au père, on suppose qu'il s'appelle Georges - prénom que lui donne son épouse. Un autre personnage entoure cette famille, outre les nombreux invités, le sénateur du Centre de la France surnommé par le père « l'Ordure » sans que l'on sache pourquoi. Un oiseau exotique vient compléter cette « tribu » et dont le nom est « 'Mademoiselle Superfétatoire' car elle ne servait à rien⁶ ».

Lorsque la mère est internée, elle côtoie des personnages tout aussi ex-centriques qu'elle c'est-à-dire des fous. Il y a Sven dont le prénom, très court, est comme tronqué ou vidé d'une partie de l'être qui le compose, lequel contraste avec sa manie : remplir des cahiers de chiffres, de scores et de dates. Comme le remarque le jeune garçon : « il notait des tonnes de statistiques dans son cahier d'écolier [...] il marquait les résultats de polo depuis des années, on pouvait tout lui demander, il fouillait dans son cahier et il trouvait miraculeusement les scores griffonnés sur un coin de papier, c'était épatant⁷. » Toutes ces dates, ces chiffres et autres scores sont dépourvus de sens et ne sont d'aucune utilité. Ces chiffres sont tout ce qui lui reste de sa vie d'avant la folie où il était ingénieur car « Les médicaments avaient oublié d'enlever une pièce pleine à ras bord dans sa tête⁸. » Sven demeure un puits de science mais un puits sans fond.

Puis, il y a « Bulle d'air » - ainsi nommée par le narrateur, d'une part, parce qu'elle ne lui dit pas son prénom et, d'autre part, parce qu'« Elle avait du papier bulle de déménagement dans les mains et passait ses journées à écraser ses bulles en regardant le plafond tout en picorant des pilules⁹. » Ses journées sont vides et son cerveau est « vidé » par les médicaments et rempli lui aussi d'air comme le papier bulle.

Enfin, il y a « Yaourt » surnommé ainsi par le personnel de la clinique à cause de sa mollesse, qui bat campagne dans les couloirs de la clinique car il se prend pour le futur président : « Son cerveau avait déménagé, mais les médicaments en avaient emménagé un autre, tout

⁴ P. 19.

⁵ P. 19.

⁶ P. 21.

⁷ P. 86.

⁸ P. 86.

⁹ P. 87.

nouveau, tout neuf¹⁰. » Les médicaments ont remplacé sa perte d'identité par une autre - fictive.

À travers ces quelques exemples, nous voyons que le narrateur parle de ces fous avec beaucoup d'humour. Il n'hésite pas non plus à jouer avec les mots et notamment avec le verbe « déménager » pris au sens propre : le père et le fils déménageront à la suite de soucis financiers mais ce verbe est aussi pris dans son sens figuré : les personnages déménagent c'est-à-dire qu'ils perdent la tête. Il va plus loin encore en exploitant le diptyque déménager/emménager : un nouveau personnage habite ou « emménage » Yaourt. Au sens propre, le père et le fils emménagent dans un nouvel appartement.

S'il y a un langage des fous, le narrateur devient un fou du langage. En effet, il continue de plus bel en prenant au pied de la lettre l'expression « perdre la tête ». Les fous ne perdent plus la tête mais ils sont « décapités » par les médicaments. « Perdre la tête » devient une périphrase de « décapiter ». En même temps, ces formules indiquent une gradation ou une dégradation mentale de l'état psychique des patients : il y a les « déménagés du ciboulot¹¹ » dont le déménagement est en cours et qui sont au deuxième étage - comme la mère du jeune garçon. Au troisième étage, donc un niveau au-dessus dans l'aggravation de l'état mental des protagonistes, se trouvent « les décapités mentaux¹² » - ceux pour qui « le déménagement était terminé, les médicaments avaient tout enlevé, il ne restait que de la folie et du vent.¹³ ».

Ce fou du langage qu'est le narrateur est aussi inventeur d'histoires comme le père d'ailleurs. Ces deux personnages ainsi que la mère se situent du côté de la fiction, du roman voire du romanesque. Tous trois, à la fin du récit, se réfugieront en Espagne - là où l'on bâtit des châteaux, selon l'expression consacrée.

Dès sa scolarité, l'enfant imagine des histoires pour satisfaire sa mère et pour ne pas effrayer sa maîtresse ni les autres élèves tant son univers est hors normes. « Je mentais à l'endroit chez moi et à l'envers à l'école, c'était compliqué pour moi, mais plus simple pour les autres¹⁴. » Le mensonge devient vérité et la vérité un mensonge.

La mère voit son fils « comme un personnage de roman¹⁵ » mais aussi comme un inventeur d'histoires, tel un écrivain : «- quand la réalité est banale et triste, inventez-moi une belle histoire, vous mentez si bien [...] Alors je lui racontais ma journée imaginaire [...] – Quelle journée mon enfant adoré, quelle journée, je suis bien contente pour vous, vous avez dû bien vous amuser¹⁶ ! » La mère ne distingue plus le vrai du faux, la réalité de la fiction. Elle ne semble plus percevoir que ce que son fils lui raconte n'est pas sa véritable journée mais celle

¹⁰ P. 89.

¹¹ P. 85.

¹² Id.

¹³ Id.

¹⁴ P.47.

¹⁵ P.22.

¹⁶ Id.

qu'il lui a inventée. La mère vouvoie son fils comme son époux. Par là même, elle se distingue de tout un chacun. Un signe à lire comme déjà une « anormalité ».

Le père également aime inventer des histoires abracadabrantes, lors d'inaugurations, par jeu et c'est ce qui a séduit sa future épouse.

Chacun de ces protagonistes, à sa façon, répond au « faire » de tout écrivain : l'invention d'histoires, la création de personnages, l'édification d'un autre monde et, pour finir, le travail sur le langage.

Avec *En attendant Bojangles*, le lecteur est amené à s'interroger : peut-on vivre en-dehors de la réalité ? Peut-on vivre sans limites, sans règles ? Peut-on vivre dans un monde fait de fictions, d'inventions, d'histoires, de mensonges, d'illusions ?

Sortir du cadre, est-ce déjà pénétré dans un système autre ? Frôler l'univers des « décapités » ? Ou côtoyer la sphère des « déménagés du ciboulot » ?

***En attendant Bojangles*, malgré son issue tragique, est aussi à lire comme un subtil exercice de style où le fou du langage se mêle au langage du fou.**

***En attendant Bojangles* est également une invitation à se laisser aller, le temps du roman, dans l'espace de la folie !**

Corinne Loreaux

